

Zeitschrift: Générations
Herausgeber: Générations, société coopérative, sans but lucratif
Band: - (2017)
Heft: 90

Artikel: Grands hommes, mais fils de leur mère
Autor: Châtel, Véronique
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-830328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Grands hommes, mais fils de leur mère

Derrière chaque « grand » homme se dissimule une mère attentive et encourageante. Décryptage historique et témoignages de quatre Romands de renom.

Combien sont-ils les hommes qui revendiquent d'être le fils de leur mère? Surtout quand ils ont réussi à s'épanouir et qu'ils sont sortis de l'ombre? Dans les interviews, on les entend souvent s'appesantir sur le père. Le travail de leur père, les origines de leur père... Comme s'ils tiraient leur force, leur inspiration uniquement de celui qui leur a donné un nom. (La transmission du nom de la mère à ses enfants est une option qui ne date que de 2013 dans la loi suisse.) Et l'influence maternelle alors? Pourquoi reste-t-elle secrète? Justement parce qu'elle est puissante, affirme le psychologue et psychanalyste Jean-Claude Liaudet, auteur de *Tel fils, quelle mère* (Editions Archipel). «Le fils doit mener un dur combat contre lui-même pour s'affranchir du lien maternel et de la fusion originelle. Pour devenir un homme, il doit se sentir aussi le fils de son père.» Plus le père est présent — dans les faits et dans les références du fils — et plus vite ce dernier pourra prendre son envol et s'attacher à un autre sujet d'amour. Si le fils n'y parvient pas — en termes freudiens, s'il ne réussit pas à résoudre son complexe d'Œdipe, parce que le père est absent ou que la mère ne laisse pas de place au père —, il aura du mal à s'extraire de l'image idéalisée de sa mère.

QUAND L'HISTOIRE S'EN MÊLE...

Mais l'empreinte de la mère sur son fils ne dépend pas que d'une construction psychologique inconsciente. Elle est aussi modelée par le contexte historique et social.

C'est ce que met en lumière Sabine Melchior-Bonnet dans un livre où elle narre la relation de grands hommes — Néron, François 1^{er}, Louis XIII, Louis

XIV, Napoléon, Churchill, Staline et Hitler, Sartre, Martin Luther King, entre autres — avec leur mère.

«Jusqu'à la Renaissance, on pensait que la femme n'était que la dépositaire du sperme de l'homme, que c'était le père qui décidait du sexe de l'enfant», explique l'historienne. D'où l'importance du père...

AMOUR MATERNEL: UNE MIGNARDISE

Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, l'amour maternel à l'usage des fils a été considéré avec méfiance. Comme une mignardise pouvant le pervertir. Un fils ne devait donc pas rester trop longtemps au



«Tous les
“grands hommes”
ont des mères qui
les ont incités à
s'élever»

SABINE MELCHIOR-BONNET,
HISTORIENNE

contact de sa mère. Dès l'âge de 7 ans, il était confié, selon sa classe sociale, à un précepteur ou à un maître d'apprentissage. Comment se prévaloir d'être le fils de sa mère dans ces conditions?

Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle, durant le siècle des Lumières et sous l'influence de Rousseau notamment, que le rôle de la mère gagne en importance dans le devenir des enfants. On attend des mères qu'elles se montrent tendres, dévouées, pédagogues.

Le destin des femmes se refermant sur la sphère familiale, la seule voie de réalisation personnelle s'offrant désor-

mais à elles sera de réussir à travers la réussite de leur fils. «Les mères laissent entrevoir aux fils des chemins auxquels elles ne peuvent accéder. Les succès de leurs fils représentent une sorte de revanche sur leur condition, une manière de se valoriser elles-mêmes», précise Sabine Melchior-Bonnet. C'est aussi la possibilité de vivre une vie masculine par procuration.

LE MEILLEUR POUR LEUR FILS

Comme le constate l'historienne, tous les grands hommes ont eu, des mères qui les ont incités à s'instruire et à s'élever. Ainsi Napoléon, dont la mère, Letizia Bonaparte, accepte de se séparer pour qu'il bénéficie d'un enseignement en métropole et non pas en Corse. «C'est à la manière dont ma mère m'a élevé dans mon enfance que je dois mon élévation», reconnaîtra-t-il durant son exil en 1817.

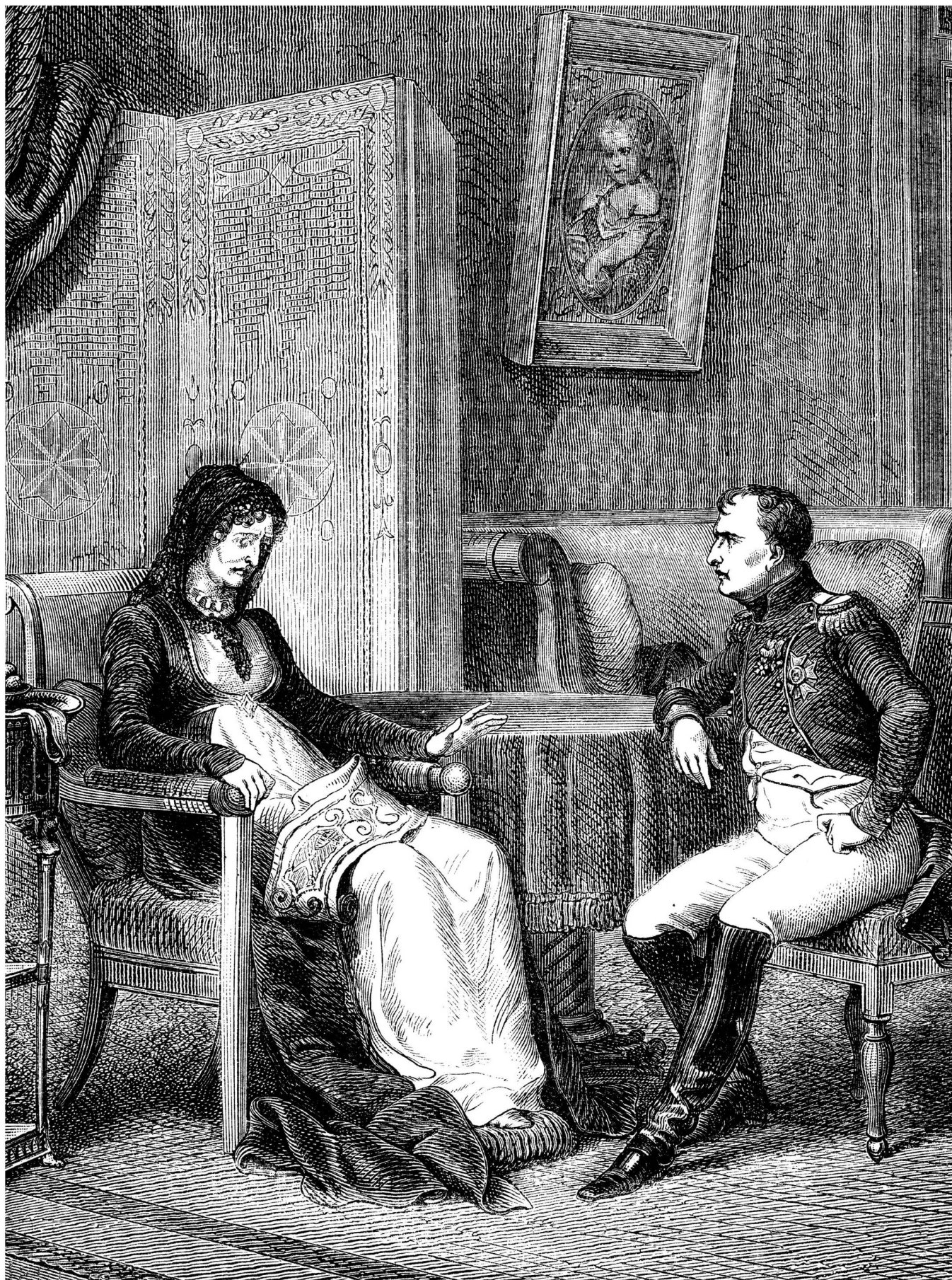
Au cours du XX^e siècle, du fait de l'émancipation des femmes des seuls registres de la famille et du foyer, le rôle des mères a encore changé. «Elles n'ont plus besoin du phallus de leur fils pour se réaliser», souligne l'historienne. Elles peuvent donc aimer leur fils pour lui-même sans attente — inconsciente — de bénéfices secondaires. Et qu'en pensent les fils?

Les quatre «grands» (chacun dans son domaine) que nous avons interrogés se retrouvent tous sur un point: ils ont eu des mères encourageantes et stimulantes.

Mais écoutons-les évoquer «fièrement» leur maman. VÉRONIQUE CHÂTEL

Les grands hommes et leur mère, Sabine Melchior-Bonnet, Editions Odile Jacob.





Napoléon a été l'un des premiers «grands» hommes à reconnaître l'importance de sa mère, Letizia, sur son destin impérial.



Adeline Gianadda

«Elle m'a transmis le goût du beau et le sens du partage»

**LÉONARD
GIANADDA**

82 ANS

«Ma maman, Adeline dite Liline, était originaire du val d'Anniviers par sa mère et de Martigny par son père. C'était une belle femme enjouée, croyante et généreuse: elle s'est investie dans de nombreuses activités sociales. A chaque fois que je regarde

le tableau de Henri Manguin représentant une belle jeune femme assise au soleil dans un jardin, je pense à elle.

Avec moi, son deuxième garçon, ma mère s'est montrée à la fois encourageante et protectrice. C'est elle qui m'a poussé à faire des études classiques, mais elle m'avait inscrit à l'internat, parce qu'elle m'imaginait incapable de prendre seul le train de Saint-Maurice à Martigny. Le jour de la rentrée, elle m'a accompagné dans le grand dortoir de 120 lits pour recouvrir mon matelas d'un caoutchouc de protection: à 11 ans, je faisais encore pipi au lit. Je ne l'ai pas laissé faire, et c'est ainsi que j'ai cessé de mouiller mon lit. Mais c'était aussi une maman ouverte. A 17 ans, elle m'a laissé partir seul en Amérique, durant quatre mois, même si, à mon retour, elle ne m'autorisait pas à aller au cinéma le soir. Je dois ma



Ingenieur, promoteur immobilier, fondateur de la Fondation Pierre Gianadda à Martigny et membre de l'Académie des beaux-arts

passion pour les arts, l'histoire et l'antiquité à un périple en Italie que nous avons fait, ma mère, mes frères et moi en 1950, à l'occasion de l'Année sainte. Ce voyage avait un but religieux, mais j'ai été ébloui par les monuments de Florence, de Naples, de Pompéi... En 1956, c'est moi qui ai invité ma mère à m'accompagner en Grèce et en Egypte. Nous partagions le goût de l'archéologie. Ma mère n'a pas connu la Fondation Pierre Gianadda. Elle est décédée en 1973, un an après mon père et deux ans avant mon frère Pierre. Je pense qu'elle aurait apprécié cette réalisation. Mais elle ne me l'aurait pas forcément dit, car, à l'époque, l'expression des sentiments était plutôt discrète. Mon épouse, Annette, décédée depuis quelques années, s'entendait très bien avec ma maman. Je les sentais très complices, surtout lorsqu'elles s'aliaient contre moi.»

« Elle est restée ma supportrice même après mon plus gros échec »

« Je suis né l'année où ma mère est arrivée en Suisse: en 1975. Mon père, originaire du canton d'Uri, a connu ma mère au Kenya où il était venu travailler comme guide touristique et comme photographe. Elle était réceptionniste dans l'hôtel où il séjournait régulièrement. Elle parlait l'anglais et le swahili et a appris le suisse allemand avant le français. Elle a vite trouvé ses marques en Suisse, même si cela n'a pas été facile pour elle. A cette époque, les gens de couleur étaient peu nombreux, ils étaient regardés avec plus de défiance. Heureusement, ma mère est restée positive. Comme elle connaissait les vertus du sport, elle en avait fait beaucoup à l'école, elle a inscrit l'enfant débordant d'énergie que j'étais au judo. Et elle m'a soutenu quand j'ai décidé, à 15 ans, de me lancer dans la compétition. Elle était contente de mes succès, mais n'a jamais manifesté d'ambition pour moi. Quand je suis rentré complètement démoralisé des JO d'Athènes en 2004, après avoir perdu au premier tour, alors que j'étais donné favori, elle m'a accueilli avec son T-shirt de supportrice arborant mon nom. Cela m'a beaucoup touché. Ma mère a toujours été là quand je n'allais pas: relativisant mes échecs, me rappelant qu'il y a plus grave qu'une défaite sportive. Son amour et sa confiance en moi

m'ont aidé à aller de l'avant. Elle a été mon point d'ancrage. Ce que j'essaie d'être à mon tour pour mes trois enfants. Si elle est fière de moi, ce n'est pas pour mes médailles: parce que j'ai un bon boulot, j'ai fondé une famille. Mon engagement en politique l'inquiète pour les coups qu'on peut prendre, mais l'amuse pour le clin d'œil que cela représente pour l'Africaine qu'elle était, il y a quarante ans. Ma femme se réjouit, chaque jour, de la mère que j'ai eue, car elle m'a appris à devenir autonome: je sais ranger, laver, m'occuper de la lessive, encadrer les enfants. Je peux donc partager les tâches familiales avec elle. »

**SERGEI
ASCHWANDEN**
41 ANS



Rispa Otambo-Aschwanden



Champion de judo suisse, médaillé de bronze aux JO de Pékin, directeur de station à Villars et élu PLR dans le canton de Vaud

« Très jeune,
j'ai été son
garçon de
confiance
à qui elle
demandait
conseil »



Hélène Zermatten

**JEAN
ZERMATTEN**
69 ANS

« Ma mère,
née en
1912 dans
le canton
de Fribourg,
était l'élément

exotique de notre famille valaisanne, installée à Sion. Mes parents se sont rencontrés à la Faculté de lettres de Fribourg. Ils ont vécu une belle histoire d'amour: mariés en 1942, ils ont eu six enfants en neuf ans! Je suis le numéro trois. Si ma mère a enseigné avant son mariage, elle s'est, ensuite, consacrée à sa famille et à mon père, dont elle a été "la secrétaire". Elle a dactylographié tous ses livres, une centaine, en plusieurs exemplaires. Nous, ses enfants, avons bien profité de sa fibre pédagogique. Elle était encourageante: il émanait d'elle une présence sécurisante. Enfant, j'aimais l'accompagner rendre visite à sa mère à Yverdon. Nous partions en train, et ces voyages étaient l'occasion d'échanges complices. J'étais aussi toujours à traîner dans ses jupes — au sens propre, car ma mère ne portait que



**Juriste, expert des droits de l'enfant,
ancien membre et président du Comité
des droits de l'enfant de l'ONU (2005-2013)**

des jupes, même durant ses marches en montagne — à la cuisine. J'adorais la voir cuisiner: elle m'a transmis beaucoup de ses recettes: bouillis, papet vaudois, rôtis... Ce qui a toujours beaucoup plu à ma famille! J'allais aussi faire les commissions avec elle: adolescent, j'étais son porteur, plus tard, son chauffeur. Ces moments de proximité où nous prenions ensemble soin des

autres membres de la famille
l'ont amenée à se confier à

moi, à me demander conseil. Elle avait confiance dans mon jugement. Elle est décédée à 95 ans, mais je sais qu'elle a été fière de mon parcours professionnel; elle l'a dit d'ailleurs publiquement à l'occasion d'une émission de télévision. Son empreinte sur moi est réelle. Je lui dois d'être devenu un homme paisible, qui rassure les gens et qui se sent à l'aise dans tous les milieux sociaux. Ma complicité avec elle m'a aussi aidé à bien m'entendre avec les femmes, très nombreuses dans mon domaine d'activité.»

«Elle a accepté le prénom que je me suis donné»

CARLO CRISCI
60 ANS

«Ma mère, décédée depuis neuf ans, était originaire d'un petit village situé au sud de Naples. C'est mon père, venu en Suisse pour travailler, à 18 ans, qui l'a attirée ici. Mes parents ont été très soudés. Restaurateurs, ils n'ont, pendant trente ans, pas pris un jour de vacances! Mon père travaillait dur et attendait que tout le monde fonctionne comme lui. Ma mère arrondissait les angles avec chaleur et générosité. Dévouée à son mari, elle l'était aussi à ses trois enfants. Elle a cru en nous, nous mettant en garde, tout en nous encourageant. J'étais l'aîné et le trublion de service, cherchant toujours à faire rire. Même dans les situations sérieuses. Un jour, elle a lancé à la cantonade: «Ils ont dû me le changer à la maternité!» J'aurais pu mal le prendre, mais j'ai senti sa tendresse et sa fierté. Elle respectait mon originalité vestimentaire. Elle a même accepté de m'appeler Carlo plutôt que Carmelo, mon prénom de baptême, quand je l'ai décidé. A 11 ans, à la faveur d'un déménagement, j'ai en effet voulu paraître moins "magutte" auprès de mes nouveaux camarades de classe. J'en avais marre du racisme anti-italien de l'époque. D'autant plus que mes parents, très soucieux de s'intégrer en Suisse, ne nous parlaient pas en italien.

Mon père cuisinait au restaurant, mais, à la maison, c'est ma mère qui était aux fourneaux. Elle réussissait un plat d'aubergines que ni moi ni mon père n'avons jamais pu reproduire, parce qu'il contenait plus que des ingrédients et un savoir-faire: tout l'amour que ma mère avait pour nous. Cela m'est resté. La cuisine, c'est, pour moi, l'expression d'une intention envers les autres. Ce n'est pas que de la technique. Autre empreinte de ma mère: le souci que tout le monde se sente bien. Dans ma brigade, je recherche la bonne entente.»



Propriétaire du Restaurant Le Cerf
(deux étoiles au Michelin) à Cossonay (VD),
compte parmi les dix meilleurs cuisiniers
de Suisse



Maria Crisci